

# NOTRE DAME DE BEAUTÉ, PATRONNE DE TOUS LES ARTISTES



*Enracinée depuis le XIII<sup>e</sup> siècle au sommet de la butte Montmartre et voisine de la célèbre basilique du Sacré-Cœur (Paris), l'église Saint-Pierre de Montmartre témoigne avec grâce de la foi vivante qui animait ses bâtisseurs. L'année 2017 a marqué les 870 ans de sa dédicace et... de celle de l'abbaye royale bénédictine de Montmartre dont elle est l'unique vestige. L'église avait en effet une double vocation paroissiale et abbatiale. Redécouvrons la présence lumineuse d'un des plus anciens lieux de vénération mariale de la région parisienne.*

**Un repère spirituel millénaire.** Montmartre, étymologiquement le « mont des Martyrs », nous rappelle le témoignage des chrétiens qui ont donné leurs vies pour le Christ. Parmi eux, saint Denis, premier évêque de Paris, martyrisé vers 250 avec ses compagnons Éleuthère et Rustique. Pendant presque 650 ans, au sommet de la butte sacrée, les Parisiens pouvaient contempler l'abbaye royale bénédictine Notre-Dame de Montmartre fondée en 1133 par le roi Louis VI le Gros et son épouse Adélaïde de Savoie. À la fin de son règne, pour le repos de son âme et celle de ses prédécesseurs, et sur les conseils de la reine, Louis VI échange avec les moines de Saint-Martin des Champs l'église parisienne de Saint-Denis-de-la-Châtre, située sur l'île de la Cité, contre les terres de Montmartre. Celles-ci comprennent l'église mérovingienne primitive en haut de la colline ainsi que la chapelle du Martyrium, située en bas de la butte, considérée par la tradition

comme le lieu du martyre de saint Denis, pour qui Louis VI avait une grande dévotion.

**Saint-Pierre de Montmartre : église paroissiale et abbatiale.** Le 21 avril 1147, la partie paroissiale de l'église est consacrée à saint Pierre par le bienheureux pape Eugène III, moine de Clairvaux, disciple et ami de saint Bernard qui servit lui-même la messe comme diacre, avec Pierre le Vénérable, l'abbé de Cluny, qui officia comme sous-diacre. La partie abbatiale de l'église Saint-Pierre, réservée aux religieuses bénédictines et fermée par un mur au niveau de la troisième travée de la nef jusqu'en 1686, est dédiée à la Vierge Marie et à saint Denis. Louis VI étant mort en 1137, c'est son fils Louis VII le Jeune qui assiste à la cérémonie avec sa mère Adélaïde. La reine prendra l'habit à l'abbaye de Montmartre en 1153 et y mourra l'année suivante, entourée par les premières bénédictines venues du monastère de Saint-Pierre de Reims.

**L'abbaye Notre-Dame de Montmartre.** En 1175, face au nombre grandissant des vocations, Louis VII limite à 60 le nombre de religieuses qui pourront s'installer « *au monastère de la bienheureuse et glorieuse Vierge Marie* » du mont des Martyrs. C'est le plus ancien texte qui se réfère à la vocation mariale de l'abbaye. Au XVI<sup>e</sup> siècle, Pierre Favre, l'un des six compagnons de saint Ignace de Loyola présents lors du « vœu de Montmartre », le 15 août 1534, en fait également état dans sa biographie : « *Le jour de sainte Marie d'août, [...] nous allâmes à Notre-Dame de Montmartre, près de Paris, y faire chacun le vœu de partir pour Jérusalem [...] et de nous placer au retour sous l'autorité du Pontife romain.* »

**Les saintes filles de Notre-Dame de Montmartre.** Un autre témoignage précieux nous a été transmis par [saint Jean Eudes](#) qui fut directeur spirituel et confesseur des bénédictines en 1660-1662 puis entre 1670 et 1673. Il aimait beaucoup se rendre à l'abbaye qui célébrait avec une grande dévotion la fête du Cœur de la Vierge Marie dont il était l'apôtre fervent. Saint Jean Eudes avait l'habitude de surnommer affectueusement ces religieuses « *les saintes filles de Notre-Dame de Montmartre* ». Dans son ouvrage *Le cœur admirable de la très Sacrée Mère de Dieu* (1680), il se réjouit de l'union étroite qui existe entre la Vierge Marie et l'abbaye : « *Cette Sainte et illustre Abbaye a une appartenance particulière au très saint Cœur de la Mère de Dieu. [...] Premièrement, parce qu'elle est consacrée spécialement à la Reine des cœurs, dont elle porte le nom, puisqu'elle s'appelle Notre-Dame de Montmartre. Secondement, parce qu'étant la montagne des Martyrs, [...] elle est par conséquent la montagne de la Reine des Martyrs. Troisièmement, parce*

*que l'amour incomparable du Cœur toujours bienfaisant de la Mère de bonté a versé des grâces et des faveurs innombrables sur les saintes Religieuses qui demeurent en cette Abbaye. »*



**La Révolution française et ses conséquences.** L'histoire de l'abbaye Notre-Dame de Montmartre s'arrête brutalement à la Révolution française. Ses biens (livres, reliques, mobiliers) sont pillés, dispersés ou détruits, comme la statue de Notre-Dame de Montmartre. Les murs sont utilisés comme matériaux de construction. En 1850, rien ne subsiste des bâtiments, excepté « le chœur des dames » : le chœur et l'abside de l'église Saint-Pierre qui étaient réservés aux bénédictines. Pendant presque 150 ans, la vénération de la Vierge Marie sous le vocable de Notre-Dame de Montmartre tombe dans l'oubli. L'état de l'église Saint-Pierre se dégrade au fil des années. Elle est sur le point de disparaître à la fin du XIXe siècle. Mais Dieu veille. L'église est définitivement sauvée en 1899 et sa restauration menée par l'architecte Sauvageot entre 1900 et 1905.

**L'appel d'un peintre Montmartrois en 1935.** Gazi Igna Ghirei (env. 1900-1975), disciple et fils spirituel de la célèbre peintre Suzanne Valadon, était destiné à devenir le promoteur humble et dévoué du renouveau de la vénération de Notre-Dame de Montmartre. Lors d'une discussion animée sur la foi et la Vierge Marie, un souvenir d'enfance relaté par « sa mère d'adoption » bouleversa complètement la vie de Gazi. En 1881, alors qu'elle avait environ 14 ans, Suzanne Valadon eut la grâce de voir chez une vieille Montmartroise un morceau de la statue de Notre-Dame de Montmartre détruite par les révolutionnaires. Cet humble vestige, un modeste caillou, était conservé avec déférence sous un globe de verre. Presque cent ans après la disparition de l'abbaye, sa présence témoignait de la vénération profonde pour la Vierge Marie qui subsistait encore dans le cœur des habitants du village. Profondément ému par ce récit, Gazi ressentit un appel qu'il décrira comme « *indicible* » : faire revivre le culte millénaire de Notre-Dame de Montmartre sur la butte sacrée et « *ramener ici Son divin sourire* ».

**Renouveau marial sur la butte Montmartre.** Gazi entreprend avec zèle des recherches sur l'histoire de Notre-Dame de Montmartre dans les bibliothèques et les archives. Soutenu par l'abbé Victor Seret, curé de Saint-Pierre, il transmet un dossier au diocèse de Paris. Le 20 novembre 1942, le Cardinal Emmanuel Suhard, archevêque de Paris, restaure officiellement la vénération de Notre-Dame de Montmartre. Elle redevient la patronne et la protectrice des lieux. Dans une lettre du 1er février 1945, le cardinal Suhard encourage chaleureusement Gazi, en soulignant la vocation particulière de l'église Saint-Pierre de Montmartre : « *les premiers fruits se sont manifestés [...] Mais il faut que l'influence de ce culte se fasse sentir encore plus profondément encore, et c'est avec le temps que cette accentuation se fera sentir. Nul doute que la Très Sainte Vierge qui a élu ce sanctuaire comme sa demeure propre, n'y attende ses fidèles pour répandre sur eux ses bénédictions.* »





**La nouvelle statue de Notre-Dame de Montmartre.** La statue offerte à la vénération dans le bas-côté sud de l'église Saint-Pierre a probablement été mise en place entre 1942 et 1944. Gazi la considère comme un don de la providence : « *Cette statue est la seule Image de Marie qui se trouvait dans le Sanctuaire au moment où l'antique église, à la fin du siècle dernier, fut abandonnée, en vue de sa démolition. [...] À la fin des grands travaux de réparation, la chère Image fut retrouvée dans les gravats ; [...] et c'est cette Image anonyme et mystérieuse, que la Providence m'a fait choisir.* » La tendresse et la paix qui émanent du visage de cette très belle Vierge de l'Annonciation ont sûrement ému Gazi, comme elles émeuvent les pèlerins et les touristes qui la dévisagent parfois longuement. En la contemplant, les mains croisées sur la poitrine, le visage légèrement baissé, profondément recueilli en une prière silencieuse d'adoration, on devine qu'elle vient de répondre à l'ange : « *Je suis la servante du Seigneur !* » Un léger sourire flotte sur ses lèvres et témoigne mystérieusement de la présence de Jésus en son sein.

**Notre-Dame de Beauté, patronne de tous les artistes.** C'est certainement en priant auprès de sa « *divine patronne* » que le peintre Gazi a eu l'intuition

d'associer à Notre-Dame de Montmartre un second vocable : Notre-Dame de Beauté, reine de la Paix (devise des abbayes bénédictines, « Pax »). À l'été 1946, le cardinal Emmanuel Suhard l'encourage à nouveau en approuvant ce deuxième vocable profondément inscrit dans la tradition de l'Église qui associe depuis toujours la Vierge Marie à la beauté. Une très belle prière anonyme inspirée par le Cantique des Cantiques : *'Tota Pulchra es, Maria'* (tu es toute belle, Marie) en témoigne déjà au IV<sup>e</sup> siècle. L'intuition de Gazi apparaît profondément universelle : Notre-Dame de Beauté est destinée à rassembler tous les artistes autour d'elle, au-delà de Montmartre. Son intuition semble également prophétique en 1946 : les enseignements de l'Église qui développeront plus spécifiquement la profondeur théologique du lien entre la Vierge Marie et « *la Voie de la Beauté* » apparaîtront... 30 ans plus tard.

**Marie et la Voie de la Beauté.** En priant dès 1948 pour que Notre-Dame de Beauté daigne « *guider les artistes dans leur recherche de la beauté* » et en décrivant Marie comme le « *Chef-d'œuvre de Dieu* » (1952), Gazi rejoint profondément l'enseignement original de Paul VI sur la *Voie de la Beauté*. On en découvre les prémices en 1963, dans une homélie du Pape lors du IV<sup>e</sup> Centenaire des congrégations mariales : « *Qu'est-ce que les hommes [...] recherchent dans la vie ? Ils recherchent la beauté ; or, Marie est le sommet de la beauté. Les chefs-d'œuvre ne sont jamais des beautés partielles, mais une synthèse du beau : Marie est la créature la plus transparente de la présence trinitaire.* » En 1975, lors du Congrès Mariologique et Marial, Paul VI approfondit le lien intrinsèque entre Marie et la Beauté : « *Il existe une voie accessible à tous, même aux âmes les plus simples : la voie de la beauté.* » Suivre cette voie, c'est se mettre à l'école de Marie, « *créature toute belle* » et « *miroir sans tache* ». Elle est « *la femme vêtue de soleil (Actes des Apôtres XII, 1), en elle les rayons très purs de la beauté humaine se rencontrent avec les rayons suprêmes, mais accessibles, de la beauté surnaturelle. [...] Pourquoi ? Parce que Marie est pleine de grâce [...] remplie de l'Esprit Saint qui brille en elle avec une splendeur incomparable* ».



**Notre-Dame de Beauté : icône de l'infinie beauté de Dieu.** En 2006, le document final de l'Assemblée plénière du Conseil Pontifical de la Culture parle de *La Voie de la beauté* comme d'un nouveau chemin d'évangélisation pour conduire les hommes au Christ. Il rappelle aussi l'importance spécifique de la Vierge Marie dans cet itinéraire pour notre temps : « *Par son fiat, la Nouvelle Ève ouvre sans réserve la totalité de sa vie à l'action de l'Esprit divin, et par là elle permet à son humanité créée de donner chair au Dieu infini, d'une beauté indicible.* » Un message du pape François, à l'occasion de la XIXe séance publique des Académies Pontificales en 2014, nous encourage à suivre cette voie : « *Ne nous laissons pas d'apprendre de Marie, d'admirer et de contempler sa beauté, de nous laisser guider par Elle qui nous conduit toujours à la source originelle et à la plénitude [...] de l'infinie beauté, celle de Dieu, qui nous a été révélée en Christ, Fils du Père et Fils de Marie.* »

La présence de Notre-Dame de Beauté à Saint-Pierre de Montmartre est un signe de rassemblement et d'unité pour tous les artistes qui sont appelés à « la vocation de la beauté » à travers l'art, en vivant une consécration de leur vie au service de Dieu et de la nouvelle évangélisation, dont Marie est l'étoile.

## Évolution des bâtiments de l'abbaye Notre-Dame de Montmartre à travers les siècles.

Au XVe siècle, un tableau du Maître de Saint-Germain, visible au musée du Louvre, constitue le tout premier témoignage pictural de l'aspect des bâtiments. *La Pietà de Saint-Germain des Prés* montre discrètement la colline de Montmartre, à l'arrière-plan de la composition. L'abbaye primitive est visible en haut de la colline. On distingue également la petite chapelle du Martyrium, en bas de la butte, qui dépendait de l'abbaye. On voit aussi les bâtiments de l'abbaye qui entouraient l'église Saint-Pierre côté sud. Ils étaient construits autour du cloître et d'un jardin. Le collecteur d'eau – probablement le *lavatorium* – est toujours présent dans le jardin paroissial. Les religieuses entraient dans la partie abbatiale de l'église Saint-Pierre par le côté sud.

Au milieu du XVIIe siècle, l'évolution des lieux a été spectaculaire. Sur des gravures, on découvre l'existence d'une nouvelle galerie couverte d'environ 400 mètres de long qui descend de l'abbaye située au sommet de la colline à un autre corps de bâtiment implanté autour de ce qui fut la petite chapelle dite du Martyrium. En 1611, des travaux ordonnés par l'abbesse réformatrice Marie de Beauvilliers permettent de retrouver la chapelle primitive dédiée à saint Denis et à ses compagnons martyrs. Un prieuré est construit et dix religieuses de l'abbaye d'en haut s'y installent en 1622. Dans les années qui suivent, les postulantes affluent ainsi que les pèlerins. Leurs offrandes généreuses permettent de reconstruire la chapelle et les cryptes. Les murs de l'abbaye s'étendent désormais à toute la colline. L'église du Martyrium est pratiquement doublée en longueur entre 1738 et 1740 et un dôme (rappelant celui de l'église Saint-Joseph des Carmes) est mis en place exactement au-dessus du caveau de saint Denis.

En 1686, les dernières religieuses de l'abbaye d'en haut s'installent définitivement au bas de la butte, dans « l'abbaye du Martyrium » et le mur qui séparait l'église paroissiale de la partie abbatiale au niveau de la troisième travée est abattu. Une clôture est installée au niveau de la quatrième travée : les bénédictines conservent néanmoins l'abside et les absidioles de l'église Saint-Pierre comme lieu de sépulture et pour diverses cérémonies.

## Quelques aspects du rayonnement spirituel de l'abbaye Notre-Dame de Montmartre.

L'abbaye perpétuait une profonde vénération pour saint Denis. Tous les sept ans, une procession impressionnante, « *l'une des plus solennelles de toute la France* », conduisait les moines de l'abbaye de Saint-Denis jusqu'à Montmartre. Ils portaient le chef de leur saint patron dans un somptueux reliquaire. Deux messes



étaient célébrées à l'abbaye puis les reliques étaient présentées à l'abbesse et aux religieuses afin qu'elles puissent l'embrasser le temps d'un Te Deum. La dévotion autour du martyr de saint Denis explique également la présence, au fil des siècles, d'un certain nombre de fondateurs d'Ordres religieux qui viennent en pèlerins à Montmartre pour recommander au saint leur fondation religieuse ou pour formuler des vœux spécifiques. Nous avons déjà parlé de saint Ignace de Loyola et de ses compagnons qui sont venus le 15 août 1534 pour prononcer « le vœu de Montmartre », posant ainsi les bases de la future Compagnie de Jésus. D'autres saints ont eu une démarche identique, en particulier au XVIIe siècle, lors du renouveau spirituel défini par les historiens comme l'École française de spiritualité. Saint François de Sales recommande la fondation de *l'Ordre de la Visitation* à Montmartre alors qu'il étudie à Paris. Saint Vincent de Paul envoie les premiers prêtres de sa mission – les futures *Lazaristes* – prier à Montmartre. Le 16 octobre 1604, c'est Madame Acarie, amie de l'abbaye et future carmélite en 1613, sous le nom de Marie de l'Incarnation, qui se rend à Montmartre en compagnie du cardinal Pierre de Bérulle et de cinq carmélites espagnoles, dont Anne de Jésus, que sainte Thérèse de Jésus surnommait « *sa fille et sa couronne* ». Ils confient à saint Denis l'implantation de *l'Ordre du Carmel* en France et demandèrent au saint, et probablement aussi à Notre-Dame de Montmartre, d'avoir la force d'accomplir cette mission. En 1612, le cardinal de Bérulle conduit ses premiers compagnons à la chapelle du Martyrium pour confier l'Institut naissant de *l'Oratoire*. Le Père Jean-Jacques Olier et ses deux premiers disciples viennent à Montmartre en 1642, au début de la fondation du *Séminaire Saint-Sulpice*, pour « *promettre à Dieu de demeurer unis et de travailler à l'instruction et à la sanctification du clergé* ». En 1888, lors du Congrès Eucharistique, le Révérend Père Voirin souligna ce lien historique spécifique en affirmant que la Société de Saint-Sulpice était elle aussi « *fille de Montmartre* ».

### **Début du culte du Sacré-Cœur à l'abbaye royale de Montmartre.**

Plusieurs années avant le message de Paray-le-Monial, le culte du Sacré-Cœur prend racine au monastère des bénédictines de Montmartre. Au XVIIe siècle, l'abbaye de Montmartre est l'un des tout premiers sanctuaires où sera célébrée la fête du Sacré-Cœur de Jésus, inaugurant ainsi le culte public au Sacré-Cœur qui attire aujourd'hui des millions de fidèles et de pèlerins dans la basilique voisine de l'église Saint-Pierre, construite à partir de 1875. Une bénédictine de l'abbaye de Montmartre, Marie Granger, avait eu une vision du Christ couronné d'épines, la croix dans une main et le cœur percé de trois clous qui répandent des gouttes de sang. La présence de saint Jean Eudes à l'abbaye permit ensuite l'introduction de l'office du Sacré-Cœur qu'il avait composé en 1668 et qui avait été approuvé par

nombre d'évêques dès 1670-1671. En 1674 au plus tard, l'abbesse Françoise-Renée de Lorraine adapte cet office au rite bénédictin et le fait chanter par les moniales de l'abbaye.

### **Les abesses de Montmartre.**

Depuis la fondation de l'abbaye au XIIe siècle jusqu'à la Révolution, 46 abesses se succèdent. Deux d'entre elles nous sont connues d'une façon plus précise : l'abbesse réformatrice, Marie de Beauvilliers, et l'abbesse martyre, Marie-Louise de Montmorency-Laval.

La 39e abbesse de Montmartre, Marie de Beauvilliers, naît en 1574 au château de la Ferté-Imbault (Loir-et-Cher). Fille de Claude de Beauvilliers, comte de Saint-Aignan et de Marie de la Bourdaisière, elle passe son enfance dans les couvents de bénédictines, confiée aux sœurs de sa mère qui étaient abesses. Elle fait profession religieuse à 16 ans à l'abbaye de Beaumont-lès-Tours (Indre-et-Loire). Pierre Forget, son beau-frère, qui est aussi conseiller du roi Henri IV, obtient pour elle l'abbatit de Montmartre, alors en relâchement moral et en difficultés financières. Marie de Beauvilliers a seulement 22 ans lorsqu'elle prend possession de l'abbaye, le 7 février 1598. Pendant plusieurs années et malgré à l'opposition persistante de la quasi-totalité des sœurs, elle mène à bien la première réforme d'un monastère bénédictin de femmes. Avec douceur et patience, elle s'efforce de rétablir la clôture, l'habit religieux et le repas en commun en silence accompagné d'une lecture spirituelle. Cette force d'âme peu commune est nourrie par une vénération très profonde pour la Vierge Marie qu'elle considérait comme « *la souveraine de toutes les religieuses* » de l'abbaye, mais aussi par la présence de directeurs spirituels qui l'ont fidèlement soutenue dans sa tâche. Parmi eux, deux capucins mystiques : le Père Benoît de Canfeld et le Père Ange de Joyeuse. L'abbaye Notre-Dame de Montmartre devient un des hauts-lieux de la ferveur chrétienne du XVIIe siècle. En presque 60 ans d'abbatit, l'abbesse réformatrice donne le voile à 227 bénédictines dont une cinquantaine quitte Montmartre pour réformer, établir ou gouverner d'anciennes abbayes ou en fonder de nouvelles. Marie de Beauvilliers meurt en 1657, un 21 avril, jour anniversaire de la consécration de l'église Saint-Pierre. Elle a 83 ans.

La dernière abbesse de Montmartre, Marie-Louise de Montmorency-Laval, naît en 1723. Elle a probablement passé son enfance à l'abbaye de Saint-Julien du Pré, au Mans (Sarthe), auprès d'une de ses tantes maternelles. Elle fait profession religieuse à 19 ans, puis devient prieure de l'abbaye où elle a grandi. Louis XV la nomme abbesse de Montmartre le 14 décembre 1760. Elle est accueillie par une cinquantaine de religieuses qui vivent avec un esprit de dévotion dans une abbaye

assez vétuste. Des travaux entrepris grâce à l'aide financière du roi sont ruinés par un incendie en 1788. Au moment de la Révolution, les dettes contractées pour réparer ces dégâts ne sont pas encore remboursées. Dans ce contexte difficile, Marie-Louise de Montmorency-Laval fait preuve d'une grande charité en offrant par exemple une éducation gratuite à des demoiselles pauvres. Elle fait aussi distribuer les remèdes de l'apothicairerie de l'abbaye à tous ceux qui en ont besoin. Son courage se manifeste tout spécialement au moment de la Révolution. Elle vit avec la plus grande patience la fouille et les différents sièges de l'abbaye par le peuple pendant l'année 1789. Après le décret du 13 février 1790 supprimant les vœux monastiques, elle peine à maintenir la vie conventuelle : une scission apparaît entre les sœurs qui choisissent de retourner dans le monde et celles qui souhaitent rester auprès de l'abbesse. Le 17 août 1792, un nouveau décret exige l'évacuation et la vente des maisons religieuses. Trois jours plus tard, les Bénédictines doivent quitter l'abbaye qu'elles occupaient depuis 659 ans. Le 30 juin 1793, la dernière abbesse de Montmartre réfugiée à Saint-Denis avec d'autres moniales est arrêtée sur dénonciation d'un habitant de la butte. Elle est conduite à la prison Saint-Lazare puis transférée à la Conciergerie le 23 juillet 1794 pour un simulacre de procès conduit par l'accusateur public Fouquier-Tinville. Elle est guillotinée le jour même. Son corps est jeté dans la fosse commune du cimetière de Picpus. Elle rejoint ainsi les 16 Carmélites de Compiègne guillotonnées les jours précédents.

### **Gazi de Notre-Dame de Montmartre : un cœur d'enfant.**

Peintre, guitariste, parolier et poète à ses heures perdues, Gazi Igna Ghirei, surnommé parfois Gazi le Tatar, s'est éteint dans le plus grand dénuement en novembre 1975, emportant avec lui les secrets de sa naissance et de la première partie de sa vie. Fait-il partie de la famille princière de Crimée, exilée après la Révolution russe ? Descend-il vraiment de Gengis Khan ? Une certitude demeure : lorsqu'il arrive en France, entre 20 et 25 ans, il est seul au monde. Son père est mort dans des circonstances tragiques en Italie où Gazi faisait des études aux Beaux-Arts de Naples. De sa mère et du reste de sa famille, on ne sait rien. Dans les années 1920, il s'installe dans le quartier latin de Paris et fréquente les artistes de Montparnasse. Sa première rencontre avec Suzanne Valadon daterait de l'automne 1934. Mais ils se connaissent probablement depuis bien plus longtemps : son père, grand amateur d'art, aurait été un ami de longue date de Suzanne.

Leur affection filiale et leur amitié spirituelle exceptionnelle va s'approfondir pendant les trois années où Suzanne l'accueillera à Montmartre, dans sa maison rue Lepic, après le départ de son fils Maurice Utrillo. À partir de 1935, Gazi va

égayer les dernières années de sa « *mémère adorée* », comme il la surnommait avec toute l'affection de son « *cœur d'enfant* ». Une de ses poésies, touchante de simplicité et de tendresse, exprime l'amour profond qu'il lui portait et leur union en Dieu et en Marie, au-delà de la mort :

« *Mémère*

De ta famille terrestre je suis étranger,

Mais ta chère âme est liée à la mienne.

Je suis celui que tu as bien aimé,

Dont la pensée était toujours tienne.

Et ton amour que tu m'as donné

Est pour toujours limpide et sacré.

Si la vaine poussière qui meurt n'est rien,

L'Amour éternel est lui, le vrai lien !

Dans ton église de la place du Tertre,

C'est grâce à toi que j'ai pu faire revivre

Le souvenir de Notre-Dame de Montmartre,

Rose de l'Amour au parfum qui fait vivre.

Quoi qu'il m'arrive, je suis désormais

Dans le bonheur de savoir que nous deux,

A la reine d'ici, nous sommes à jamais

Liés par l'amour, par la grâce de Dieu. » Ce lien filial entre les deux artistes est très profondément enraciné dans l'appel de Gazi au service du renouveau de la vénération de Notre-Dame de Montmartre. Suzanne mourra en avril 1938, avant son rétablissement officiel, mais dans l'esprit de Gazi, elle est bien là auprès de lui à chaque étape. Il écrira d'ailleurs en 1952, pour le dixième anniversaire du rétablissement du culte de Notre-Dame de Montmartre : « *J'ai bien compris que Suzanne Valadon et moi, nous n'étions en vérité que les instruments d'une volonté bien plus forte que la nôtre (...), et que Notre-Dame de Montmartre avait voulu reprendre sa place d'autrefois.* » Gazi témoigne aussi que le cœur de Suzanne Valadon retrouva finalement la foi chrétienne qu'elle avait perdue depuis longtemps... et il discerne ainsi « *le premier miracle de Notre-Dame de Montmartre [...] qui annonce son retour* ». Un second miracle se déroule pendant la Seconde Guerre mondiale : un ex-voto au pied de la statue de la Vierge la remercie de sa



protection pendant le bombardement du 21 avril 1944 (date anniversaire de la consécration de l'église Saint-Pierre !)

« Gazi de Notre-Dame de Montmartre », comme il aimait signer, mourra bedeau de l'église Saint-Pierre, au service de Notre-Dame de Beauté et chérissant le souvenir de Suzanne Valadon. Un extrait d'une chanson d'amour écrite en l'honneur de Notre-Dame de Beauté qui date du mois de l'Assomption 1953 résume sa vie en toute humilité :

*« À ta beauté, j'ai donné mon amour,  
À toi ma Dame, je suis pour toujours. »*

*Source - Notre Histoire avec Marie*